

TAÏEB

CORPUS



CRISPI

Éd. C- \hat{p}



La quasi-entièreté de ces 139 peintures a été réalisée entre le 17 janvier 2023 et le 21 juin de la même année, solstice d'été, hormis deux pièces réalisées en amont, un 1^{er} novembre, à la Toussaint — la fête des morts dans la tradition chrétienne.

Ces peintures textuelles traduisent un univers fictif que j'ai créé afin de traverser une situation de crise, le dos au mur, quand je discutais avec les membres d'un service psychiatrique d'une possible prise en charge — cure de repos et médication au programme.

J'ai refusé en bloc la proposition et me suis administré un auto-soin par la voie du dessin de dehors, un genre d'art brutal-thérapie. Je me suis attelé à ce que je fabrique de mieux, à savoir inventer des petites histoires et faire des gros dessins.

Interrompant net mes consommations d'alcool, réduisant drastiquement mes sorties et mes fréquentations, je n'ai eu de cesse de peindre pendant six mois. J'ai ouvert les portes du monde de l'Oiseau fou et l'ai convoqué non-stop.

Le reste de mon temps était consacré à la vie normale. Donner mes cours, m'occuper de ma fille, sport, sevrage, les rendez-vous à l'hôpital et chez la psy. Dès que le temps libre pointait le bout de son nez — le matin très tôt, l'après-midi et le soir —, je filais détourner au rouleau et au pinceau mes pérégrinations mentales aux côtés de l'Oiseau fou... En voici le jus brut.

À ma fille Nana,
cette furieuse envie de vivre

PRÉLUDE

– 7 –

CRÉPUSCULE

– 13 –

MEDIANOTTE

– 43 –

AUBE

– 85 –

AURORE

– 107 –

CODA

– 145 –

PRÉ LUDE

Ça a commencé une nuit.

Une loooongue nuit, sa race. Pas une de ces nuits qu'on aime, ce laps de temps qu'on passe à s'alunir, qui commence quand le Soleil écrase et s'interrompt quand on le décide.

Pas cette nuit-là, non.

Pas cette nuit qui se vit dans son salon, sous la couette, solo ou à plusieurs, dans la rue, les bars, sur Terre, sous terre, dans l'Espace ou ailleurs.

Il s'agit d'une nuit en soi-même : celle du temps psychique, moral, émotionnel, imaginaire.

Celle de la *darkness* perso.

Et cette nuit-là dure, cette nuit-là peut durer trèèèèèèèèèèèèèèèèèèè longtemps. Et cette nuit-là, on la décide pas.

Et quand la nuit dure longtemps faut se préparer.

Lampe frontale, chaussettes chaudes, drogue, tisane, bouquin, capotes, peinture, pinceau...

What else?

J'ai coché ce que je pouvais sur la liste et me suis laissé emporter dans cette longue nuit qui s'est traduite en mois.

Je ne sais plus quand elle a commencé, je sais juste comment.

Ou plutôt comment ça a fini.

Ou peut-être que...

Nan, en fait j'en sais rien, j'en ai gardé des bribes que j'ai rassemblées à la manière d'un cahier.



CRÉ
PUS
CULE

Ça commence une nuit froide d'hiver, où je fuis mon monde pour aller regarder la mer et boire la tasse entre gens déprimés. Je m'isole un moment du groupe, et focus mon attention sur un bruit hyper agréable. J'entends un oiseau chanter.

Je suis assez familier avec sa chanson, l'impression que cette track me coulait dans les oreilles bien avant que la nuit nous recouvre de son lit.

Ça me réchauffe.

Je choisis de le remercier. J'y vais à mon tour de ma poésie et je balance un dessin sur un mur suivi d'une phrase.

— Ôde à un Oiseau fou, merci de chanter à ton rythme, tu me rappelles que la musique se passe du temps.

Je suis en train de lire à haute voix ce que je viens d'écrire quelque part, quand tout bascule... L'oiseau me répond.

J'ai pas le temps d'halluciner que le piaf se présente, me tend une aile et s'annonce.

— Je suis l'Oiseau fou, je suis un *Manstr*. Et toi ?

— Moi ?

C'est étrange, quand un oiseau vous demande votre blaze, faut trouver une réaction appropriée. Pas évident. Je brode, comme d'hab.

On converse à peine, et il s'nachave.

Il s'envole et me laisse avec ça. Laconique, le bâtard. L'Oiseau fou. Je suis un peu troublé, mais tout de même assez content qu'un oiseau soit venu me parler.

Je sens le soleil s'écraser au loin. Il fait froid.

J'y retourne plus tard. Même équipe de gens déprimés, même mer, même tise, même merde. Je crois l'apercevoir au loin, en bord de monde. Mais je le distingue un peu mal, aveuglé par un soleil touchant.

Alors je le peins un peu, je contourne son bec, symbolise quelques plumes, histoire de me confirmer sa présence. C'est bien lui, le piaf de la veille, l'Oiseau fou.

Il exécute une série de loopings pour amuser une galerie d'autres oiseaux. La nuée le prend en chasse, chaque oiseau s'enjaille sur un looping ou deux, les autres battent des ailes ou applaudissent.

Je me retourne et regarde les humains qui m'entourent : les sourires sont suspendus aux bouteilles. On n'est pas vraiment sur une chorégraphie aérienne ici. Ça me désole.

J'ai envie de comprendre l'oiseau.

Ça a l'air drôle, ça a l'air simple comme bonsoir. Ça a l'air mieux de leur côté que du nôtre, en tout cas.

Je veux le comprendre, mais je ne veux pas le contraindre à m'inventer un langage. Je suis trop fier pour cela.

J'ai pas besoin de sa traduction.

Alors je décide d'y retourner, mais seul, sans les autres et leur humeur vissée à la bouteille.

J'y retourne une fois, deux fois et tous les instants d'après.

Et j'observe.

Je prends des notes, au fur et à mesure que je le vois agir. Mes notes, je les prends sur le mur. Parce que va savoir pourquoi, mais plus je note de choses au mur sur l'Oiseau fou, plus il y apparaît.

Je le croise de plus en plus souvent. Je sais où le trouver désormais. Je crois que je commence même à comprendre sa chanson.

Mais il me reste beaucoup de questions sans réponses.

De quoi est-ce qu'il vit ? Qu'est-ce qu'il fout à part chanter ? Où se planque-t-il quand je ne le dessine pas ? Et surtout, c'est quoi un *Manstr* ?

Je décide d'aller à sa rencontre pour qu'il complète mon cahier à trous.

Je n'y vais pas par quatre chemins. Je lui demande tout ce que je veux savoir sur lui.

Je lui pose beaucoup de questions.


Peut-être trop.

Il semble épuisé. Il me dit que seule sa demeure saura accueillir ma faim de savoir.

Il me dit que ça tombe bien, qu'il a organisé une grande bouffe chez lui, ce soir. Qu'il habite un peu loin, mais que ce n'est pas grave, car chez lui on dîne tard. Très tard.

Je décide de quitter le champ de ruines que je suis devenu et j'embarque pour un vol de nuit, option long courrier.

Les cioux d'en dessous me conviendront bien mieux. Et j'aurai des réponses à mes questions.



VOICI UN RÉCIT CRYPTIQUE QUI COMME TANT D'AUTRES
NAÎT DANS LE MÉTRO, SIX PIEDS SOUS TERRE SOUS UNE
VIEILLE CHAPELLE ET SA VOÛTE CÉLÈBRE. CE CONTE APOCRYPHE
VIENT D'UN HUMAIN QUI A FAIT LE VOEU DE NE PLUS MANGER
DE VIANDE COMME UN CHARTREUX. LE VENTRE DU MONDE CRIE.
ÉCOUTONS-LE! LOUÉS SOIENT LES RÉVOLTES ANIMALES!
QUE L'ENSAUVAGEMENT SOIT SANCTIFIÉ! LA SUITE SERA
BESTIALE. DANS LE BANG DU MONSTRE SOUFFRE LA DIVINITÉ.

THIEB



24



25



26



27

ÔDE À UN OISEAU FOU:
MERCİ DE CHANTER À TON
RYTHME. TU ME RAPPELLES QUE
LA MUSIQUE SE PASSE DU TEMPS.







C2.

A C
1,5 cm



**ENCORE
TOI
?**









MEDIA NOTTE

Toutes les routes sont bonnes à prendre pour se rendre sur le territoire de l'Oiseau fou.

On peut emprunter un corridor sombre, les pieds dans une eau sale. Marcher pendant des heures. On peut fermer les yeux, se munir d'un pinceau, d'un pot de peinture blanche et d'un peu d'encre noire. On peut courir le long d'une voie ferrée. Enjamber un grillage, casser un carreau.

Inspirer. Expirer.

L'Oiseau fou invente le chemin, à chaque fois. Ça reste un vol plané, quoi qu'il en soit. On peut se hisser sur une de ses ailes et se cramponner fort. Très fort. Il ne craint pas la pression de nos doigts.

Du moment que le dessin apparaît, lui ça lui va. La peinture et l'encre sont assez utiles pour arriver à destination.

Bref, toujours est-il qu'on fait un putain de chemin avant d'arriver chez lui.

Après avoir crapahuté sur le versant d'une lune sans étoile et traversé une brume qui m'enfume de son charbon, nous posons pattes à bon port.

À la *Medianotte*, on y est.

J'ai des crampes aux mains et à l'âme, mais je suis ravi.

On n'est pas seuls, ici.

Une floppée d'oiseaux, drapés de plumes, parure toute en noir et blanc, s'agite autour de nous. C'est une superbe mélangerie. J'en compte une bonne centaine. Ils semblent particulièrement intrigués par notre venue.

Ça piaille, discute, siffle, chante, crie, rigole. Ça vole, dessine, picole.

Au milieu des cieux, on a dressé un grand banquet. Sur la table fabulée, un doux breuvage qui pique nous attend dans des petites fioles vertes.

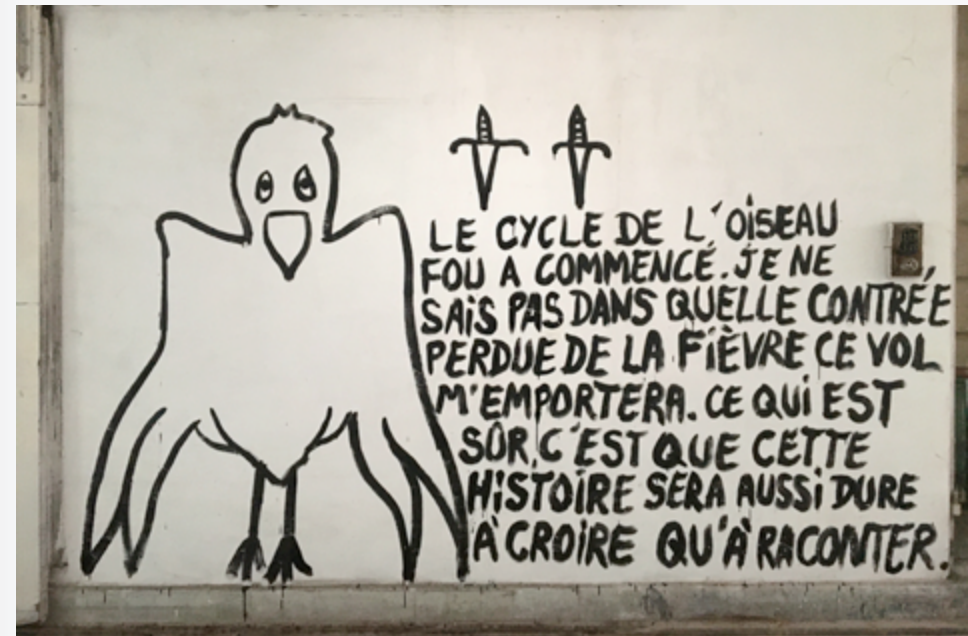
En plus des boissons, au menu ce soir, on a des champignons, provenance prairie céleste. Ça croque un peu sous la dent, chatouille le palais, gratte le ventre. Ça donne le tournis, aussi.

C'est comme quand on mange un rêve. Les sensations sont au rendez-vous. Je gesticule.

Un vrai régal.

Je suis repu, je souris. La nuit peut continuer.

Au bout d'un moment, des nuages se dispersent et au beau milieu apparaît l'Oiseau fou, qui semblait avoir disparu pendant que je conversais avec les siens.









Il s'éclaircit la voix, il entre en scène.

Il envoie un genre de mauvais rap de vieux Disney des *nineties*. Un vrai banger.

On est déchaînés, les piafs et moi. Tout le monde reprend sa cantate en chœur.

Une fois sa chanson terminée, la musique continue. Fort.

Les oiseaux cessent de chanter. Nous dansons maintenant. J'ai les yeux fermés.











64

65





LE PRÉQUEL AU CHAOS
ME FOUT EN TRANCE,
JE RAVALÉ MA SALIVE,
MES DENTS CLAQUENT
JE SUIS EN VIE, AU
LOIN ON ENTEND
FREDONNER.

IL EST,
MAIS J
ATTEN
SUANT
PAT, T
TRÉF
EXCIT
DE CH

On saute, on se pousse, nos corps se mêlent, nos cœurs collent. On appelle ça une danse, je crois.

Je suis seul, je suis avec l'Oiseau fou, je suis plongé dans une folle équipée d'oiseaux non muselés en pleine ascension.

Danser. Seul, à deux, à plein.

Tristesse partagée.

Je souris.

Tandis que l'infinie track défile, l'Oiseau fou me prend à part et me murmure à l'oreille qu'ici on est dans un lieu sans mémoire, un espace vide de souvenirs.

Vierge de nos idées.

Qu'on a de la chance d'avoir ça, ici, car en l'absence de mémoire on a tout à inventer. Un tiroir à remplir.

— Alors, dessine ! Garde les yeux fermés, et dessine !

Et moi, comme si j'étais son obligé, je m'exécute et façonne l'image telle qu'elle doit avoir lieu.

Et la nuit apparaît sous mon plus mauvais jour. D'étendue vague, on passe à récit structuré. La volière est ouverte.

Le charme des hostilités m'emporte.

Il y a de la gaze et du coton au mur. D'épais nuages blancs coulent çà et là.

Les parois du décor grésillent. Des bruits de métal qui rouille, de souffrance qu'on ignore, des rires torturés, des larmes acides, des gestes meurtris, des portes qu'on claque, des corps que l'on verrouille.

C'est beau ici, c'est triste les cieux.

On est dans le club. On a choisi d'étouffer ensemble. On appelle ça une danse, je crois.

La danse est continue. La musique ne s'arrête jamais. Elle est même de plus en plus forte. J'ai les yeux fermés et je manie le pinceau.

Je fabrique les mouvements de nos corps, un peu comme je le veux, je crois.

Un peu comme je crois le vouloir.
On appelle ça une danse, je sais.

Au fur et à mesure que je m'exécute,
on s'enfonce dans la nuit.











80



81





AUBE

C'est un vrai raffut. Un fatras de plumes en mouvement, un chahut de piafs, zbeul qui roucoule en chute libre. Je ne redescends pas.

La fête bat son plein, j'ai pris racine dans les nuages, et je crains ne jamais plus retourner chez moi.

Je dessine, tout en dansant, presque comme un pantin mû par une force immanente. Une orchestration qui m'échappe. Des cordes semblent nous relier les uns aux autres, les oiseaux, l'Oiseau fou et moi. De vraies marionnettes.

Ça fait longtemps maintenant que je peins ici. Depuis que la sombre nuit s'est emparée de moi. Depuis que j'ai répondu présent à l'appel de l'Oiseau fou.

Un moment, je ne sais plus trop comment, mais il me parvient du bruit par-delà le vacarme des oiseaux.

Quelque chose d'autre. C'est quasi infime, mais bien réel. Je devine une douce mélodie que l'on fredonne, presque inaudible, étouffée par la teuf avancée, ourdie par la trance de la nuée.

Quoi qu'il en soit, je veux savoir ce qu'est ce son qui me berce les oreilles. À peine j'ai lâché mon pinceau pour me concentrer sur cette voix que l'Oiseau fou me fonce dessus.

Il s'agite, il gueule, il me conjure de continuer de dessiner. La lointaine mélodie disparaît dans l'instant.

Je lui dis que je devrais aller me reposer, que je suis fatigué.

Mais l'Oiseau fou me retient. Il me tanne.

— Allez, viens, restons encore un peu. La musique est loin d'être finie.

Il me convainc de danser encore, de peindre toujours, aussi longtemps que la musique se fera entendre.

J'en accepte l'augure.

Qu'y a-t-il de mal à dessiner des oiseaux, après tout ?

Nous reprenons notre folle ronde, j'ai les yeux fermés. Je façonne le décor, méthodique, étourdi, frénétique.

Désespéré à l'idée de ne pas retrouver l'air singulier de toute à l'heure, épuisé par une danse qui me porte alors que j'ai déjà oublié pourquoi je la composais, j'ouvre un instant les yeux et cherche l'évanescence mélodie chassée plus tôt par la gueulante de l'Oiseau fou.

Je regarde le plus loin possible et aperçois à des chansons-lumière ce qui semble être un bout de paysage humain. C'est donc de là que vient la douce mélodie. Je crois me souvenir que c'est de là que je viens aussi.

Je referme les yeux tout en restant attaché à cette note lointaine qui me dit en pensées d'aller la retrouver. Je sais désormais où elle sonne.

Depuis notre décollage en début de soirée, j'ai compris, à la hauteur de la portée et à la teneur des festivités, que j'aurais du mal à redescendre.

J'ai complètement oublié de rentrer. Et si la douce chanson me parvient, ce n'est certainement pas pour rien.

Trance, souffrance, je sais pourquoi je danse.

Je dois cependant trouver une occasion de mettre fin à ce tableau. Je fais sécher un instant mon pinceau sur l'envers du dancefloor et laisse entendre à l'attroupement emplumé que je devrais y aller, mais l'Oiseau fou me fond dessus et mes oreilles sifflent à la seconde même.

Je dois rester danser, je l'ai promis.

Les corps suintent, se rentrent désormais violemment dedans. Le soleil n'est pas encore là et pourtant la nuit me paraît déjà bien passée. Son épais manteau m'étouffe.

Le rituel nocturne s'étire. À travers la moiteur, je sens les tensions qui nous connectent. Ce ballet est loin d'une partie de plaisir.

Je ne sais plus si je suis dans une manif, une teuf ou une partie de chasse. Il est tard, très tôt, trop tard. Je tousse. J'ai chaud. Je suffoque sous cet amas de plumes.

Il faut que je rentre chez moi.

Je déteste l'Oiseau fou.









98

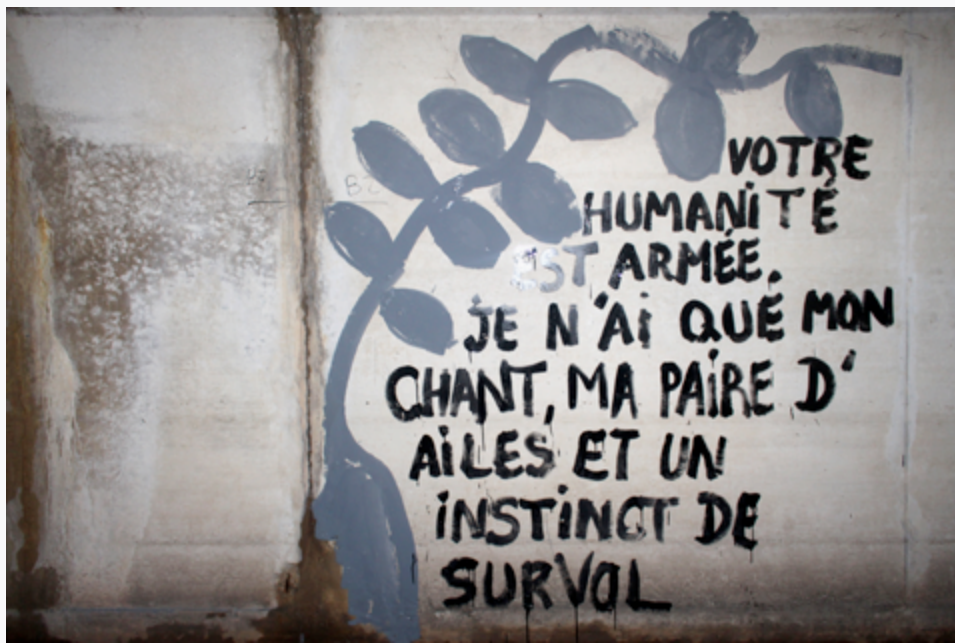
99



100



101



102

103



DES FOIS J'AI
PEUR QU'IL
SOIT UN
MENSONGE
DE PLUS.
DES FOIS J'AI PEUR
QU'IL SOIT
UN SONGE DE
TROP.



AU RORE

Tandis que je m'apprête à quitter discrètement ce théâtre d'ombres, entre deux tracks maussades, je me retrouve projeté au sol. Des piafs, déchaînés par la guinche, m'ont bousculé. Les aléas du pogo, nan ? Sans trop y prêter attention, je me relève. Boom ! Je tombe au sol, encore.

Ça commence à m'énerver.

À peine j'ai retrouvé un appui que je chute à nouveau. Ça y est, je crois que j'ai pigé. L'Oiseau fou a dû comprendre que je comptais m'en aller. Il me retient captif.

Je campe ma posture, bien ancré au sol. Le cul niché dans un nuage sale, j'ouvre les yeux. Il est là, face à moi. Ou plutôt au-dessus de moi.

Il me domine de toute sa superbe en contre-plongée.

L'Oiseau fou me hurle dessus. Son chant a cessé de me plaire. Son cri me perce les tympans. La frise m'échappe.

Je referme rapidement les yeux pour me concentrer sans trop souffrir.

Puis je fais ce que je sais faire, ce qu'on m'a appris. Je combats. Je me hisse comme je peux, fixe mon adversaire en son milieu et décide de dessiner sa mort.

J'ai toujours su dépeindre le sordide.

Je dégaine mon pinceau et j'envoie, lourdement, des grands aplats de blanc, au rouleau, d'une main, par dessus lesquels, je trace de mémoire un oiseau qu'on assassine au couteau.

Quand c'est glauque je sais y faire, moi. Mais plus les traits se font, plus ma vie se défait, c'est moi que je blesse.

L'Oiseau fou, lui, ne cesse de croître et déploie bientôt sur moi une envergure de plus en plus menaçante. Il est immense.

En plus de me faire mal, je constate que je brouillonne et ne maîtrise pas tout à fait la fresque que j'ai attaquée, le ventre et l'esprit encore pleins de cette truffade.

Les champignons du banquet me froissent et le doux jus du diable des fioles vertes me file le vertige.

Je comprends que mettre des coups à l'Oiseau fou c'est m'en prendre à moi-même. Pour me dépêtrer de cet univers, je dois peindre les choses autrement.

Je dois dessiner la fuite, faire apparaître la suite.

Je dois surtout d'abord retracer les contours du souvenir. De ce qui a précédé. Ce qui se passait avant que je n'entame cette nuit ailée.

Alors je m'isole dans un recoin de la peinture et dépoussière tant bien que mal la forme de ce mauvais souvenir.

Ma main convoque une triste scène.

Des tâches s'accumulent au pied du mur, ces gouttes d'encre qui me coulent des yeux et que je ne cache même plus.

Je vois des cris, j'entends des larmes. Ceux d'L, les miens. C'est sombre, on se fait du mal.

Il faut que cela cesse. Nous parlons. Je n'arrive pas à partir. L s'en va la première. Je la remercie. Puis, je m'en vais à mon tour.

Ça y est, ça me revient. L'apparition de l'oiseau, le vol de nuit, la truffade, les fioles vertes et la danse, c'est une grande toile que j'ai réalisée pour masquer le cauchemar dans lequel on s'était enmurés, L et moi.

C'est pour palier à la douleur que
j'ai inventé le vol plané.

Triste requiem.





116

117

IL EST 13 HEURES 12 A MA MONTRE
MAIS J'AVANCE UN PEU, NOUS
ATTENDONS IMPATIEMMENT,
SUANTS, JUCHES SUR NOS
PAT, TES TREMBLANTES. JE
TREPIGNE, PEUR ET
EXCITATION MELEES. UNE ENVIE
DE CHIER, UNE ENVIE DE RIRE,
UNE ENVIE DE TUER





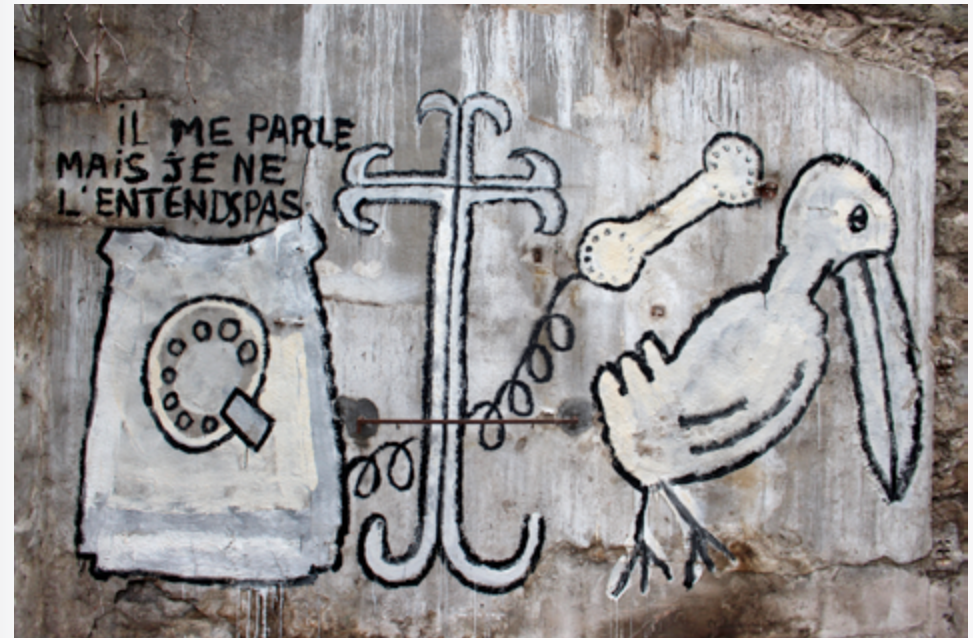
120

121





124



125



126



127



128



129





132

133



134



135



136



137



138

139



140



141

MAIS OÙ ETIONS-NOUS DÉJÀ ? DANS UNE
CAVERNE SANS MYTHES OÙ L'ON ENTRÉS
POUR SE CACHER DE LA LUMIÈRE. SE SÉDUIRE
SE TERRER, SE TAIRE, À FORCE DE DESCENDRE
NOUS NOUS SOMMES PERDUS, ÉPUISÉS,
REGROQUEVILLÉS L'UN SUR L'AUTRE. IL DEVENAIT
VITAL DE QUITTER NOTRE ANTRE, POUR RESPIRER
À NOUVEAU. C'EST "L" QUI A OSÉ Y PENSER. PAS
MOI, BIEN TROP LÂCHE ET HABITUÉ À MA PART
D'OMBRE. "L" A DIT "VIENS TAIEB, BARRONS-NOUS
DE CET ÉTROIT TUNNEL OÙ NOUS SUFFOQUONS DANS
NOTRE CORPS COMMUNI DE TORTS PARTAGÉS. NOUS
SOMMES SORTIS SÉPARÉMENT. JE LA REMERCIE.

142



143



CODA

Je continue de détourner ma sordide mémoire de la veille, quand m'apparaît la douce chanson pour laquelle j'essaie de fuir les cieux de l'Oiseau fou. Quelque chose qui nous relie encore, L et moi, que je ne peux pas oublier.

Un son qui tisse la vie, qui semble ramener le Soleil. Un bruit qui m'empêche de m'enliser plus longtemps dans cette sombre danse.

Une douce chanson.

Une chanson qui me ramène d'entre les oiseaux, les ombres, le trouble et la *darkness*.

Cette douce chanson se transforme peu à peu en une furieuse envie de vivre.

Je décide de l'écouter, les yeux grands ouverts, et de la fredonner à mon tour.

C'est à peu près là que le soleil décide de se lever. C'est à cet endroit précis que je cesse de converser avec l'Oiseau fou. Le brouillard se dissipe, la journée prend place, progressivement. J'ai l'impression de planer encore un peu, mais je sens mes pieds finir par toucher terre.

J'atterris.

Je lève le nez en direction du soleil et constate qu'il est sur pied depuis un bon moment déjà.

J'ai des gâteaux dans un sac, un casque pour enfant dans une main, l'autre est en train de pousser la porte massive d'une crèche.

La minute d'après, la furieuse envie de vivre est pendue à mon coup et exige que je lui donne les gâteaux.

Je l'embrasse sur le front, caresse ses boucles d'un geste qu'elle envoie bouler en râlant, puis je la coiffe du casque avant qu'on reparte ensemble à vélo, direction le parc.

La suite c'est un tour de manège, puis le dîner, le bain, un biberon, une histoire et au lit.

La furieuse envie de vivre exige une douce chanson pour s'endormir.

Alors je fredonne, comme si j'avais toujours connu cet air.

*Nous sommes Manstrs,
Grande Enfance.*



150



151





PARAÎT QUE LES OISEAUX
SE CACHENT POUR
MOURIR ...

E1 | 66



158

159



160



161



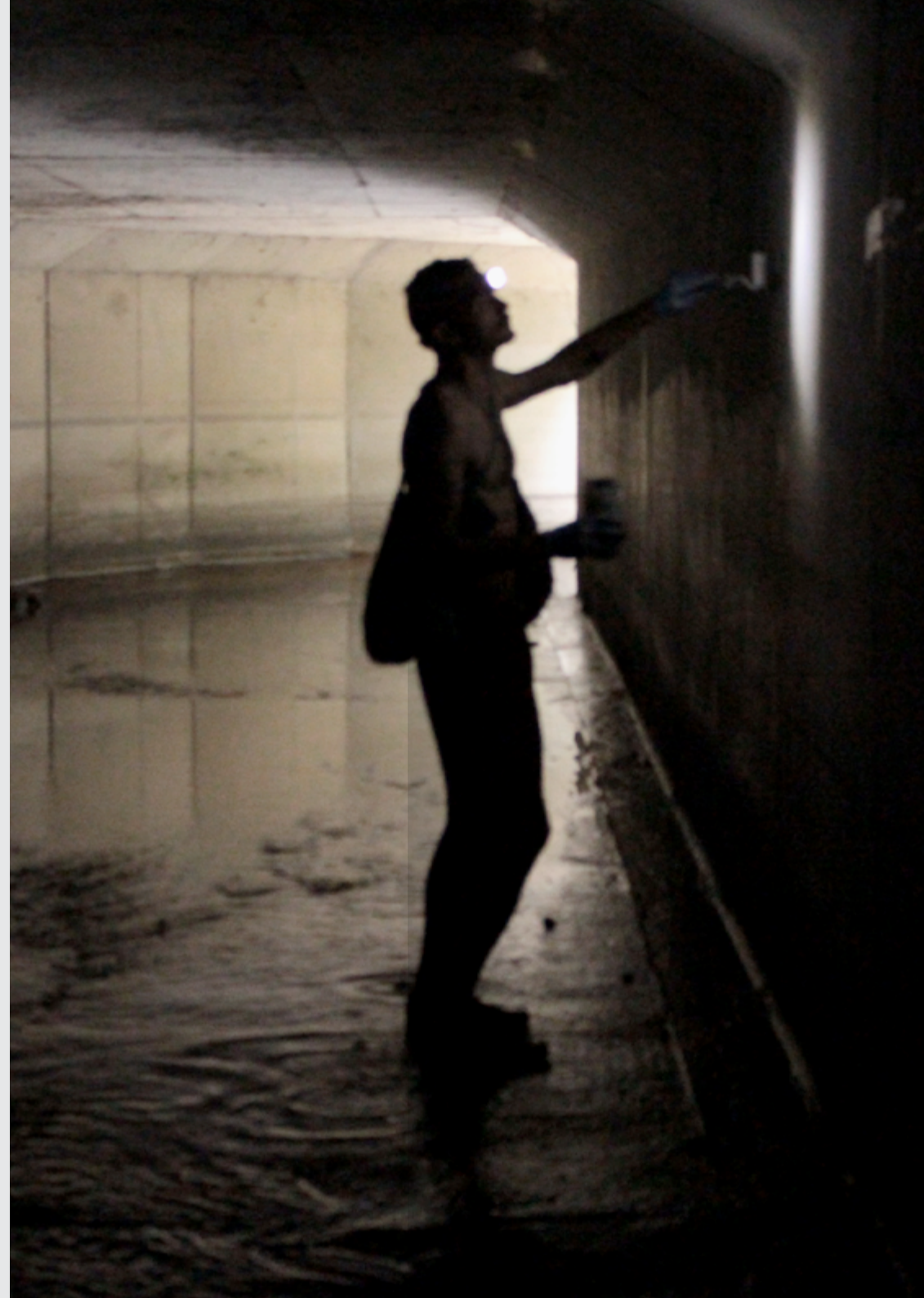
Taïeb
Corpus Crispi
Strasbourg :
Éditions Carton-pâte
Mars 2024
164 p.

Cette édition est composée en ITC Century (Linn Boyd & Morris Fuller Benton, American Type Founders, 1894–1923). Textes et peintures par Taïeb. Photographies par Taïeb, sauf 1^{ère} de couverture par Ratspecial.fust, 2^e de couverture par Matteo Demaria, 3^e et 4^e de couverture par Timothée Engasser. Conception graphique par Mathieu Tremblin. Relecture par Éric Watier.

Elle est tirée en 100 exemplaires en partenariat avec le Syndicat Potentiel, Strasbourg. Elle est imprimée en laser sur papier blanc Clairefontaine DCP 120 g/m² pour les pages intérieures et 300 g/m² pour la couverture, et au traceur sur papier machine 80 g/m² pour la jaquette.

Corpus Crispi est téléchargeable en copyleft sous Licence Art Libre sur le site web des Éditions Carton-pâte.

ISBN 979-10-95982-38-8
Dépôt légal : mars 2024





COMMENT SE
DÉBARRASSER DE SON
AMI IMAGINAIRE
QUAND CE BÂTARD
A DÉCIDÉ DE VOUS
COLLER À LA PEAU